Document généré le 15 juil. 2025 03:03

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Paul Chanel Malenfant, Danielle Roger, Lyne Richard

Rachel Leclerc

Numéro 149, printemps 2013

URI : https://id.erudit.org/iderudit/68491ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Leclerc, R. (2013). Compte rendu de [Paul Chanel Malenfant, Danielle Roger, Lyne Richard]. *Lettres québécoises*, (149), 38–39.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

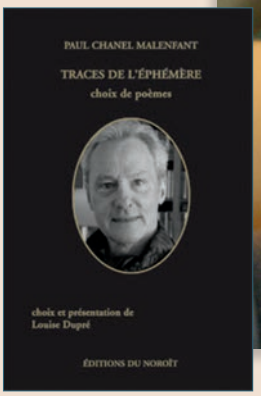
https://www.erudit.org/fr/

par RACHEL LECLERC

✪✪✪✪

PAUL CHANEL MALENFANT
Traces de l'éphémère
Montréal, Noroît, coll. « Ovale », 2011, 233 p., 21,95 $.

Le terroir et la modernité



PAUL CHANEL MALENFANT

Me parvient sur le tard cette anthologie parue il y a plus d'un an et qui retrace le parcours de l'un des très rares poètes du Bas-du-Fleuve à jouir d'une reconnaissance nationale et internationale. Si son titre est formé d'un oxymore, c'est peut-être parce que la page d'écriture est un horizon variable : elle porte les beaux noms de fleuve et de ciel.

Vers 1977, je frayais aussi dans ces eaux-là, vivant à Rimouski. Denis C., un ami proche, me parlait non sans fierté de cet autre jeune qui rentrait de ses études universitaires avec dans la poche deux forts premiers recueils, *Poèmes de la mer pays* et *Forges froides.* Pendant que j'en relis ici des extraits, il me revient en tête que nous étions tous portés par des forces vives, par l'espoir et aussi par un regard que nous voulions poétique — artistique, différent — sur nos origines respectives. Me revient aussi cette phrase récente de Denis, avec son sens de la formule : « L'avenir n'est plus ce qu'il était. »

Encore plus tard, en 2007, reviennent la pensée du frère suicidé et le souvenir du père enterrant le fils, avec des images obsédantes qui traversent l'œuvre comme une bête lointaine et à jamais muette.

Fermons la parenthèse de la nostalgie. Les derniers livres de Malenfant, dans leur belle maturité, n'ont rien à envier au passé : ils ont bien tenu la promesse, qui était grande, des deux premiers titres. C'est dans *Rue Daubenton* que le poète, retourné au clan familial, un espace qu'il a rendu avec ferveur dans tous ses livres, met le mieux en œuvre le poids de l'expérience et la profondeur d'une pensée démêlée, arrivée à sa vraie grandeur. Et si je garde une affection particulière pour la touffeur poétique des livres des années 1980, comme *Tirer au clair, En tout état de corps, La table des matières, Les noms du père,* c'est à cause d'une parenté de pensée qui à l'époque me mettait à l'aise, à cause aussi d'un même sens du territoire, un sens que ne peuvent pas comprendre ceux qui assimilent le territoire au terroir, bloquant ainsi tout accès à la modernité. Paul Chanel Malenfant n'est jamais aussi juste que lorsqu'il parle de sa filiation. Il est d'ailleurs l'un des premiers de sa génération à avoir tant interrogé, chanté la présence des géniteurs et de la fratrie dans leur quotidien historique, dirais-je, à avoir éprouvé le drame de leurs existences et compris par quel chemin le pays profond conduit à la contemporanéité du poème. « Il perd le sens. Je pense que c'est l'agonie sous la fureur du jaune dans la fenêtre. Et ce silence, enfant mâle, elle dit que ma mère perd son sang comme on perd la mémoire. » (p. 67) Vingt ans plus tard, en 2001, Malenfant pleure ses morts avec une si belle simplicité qu'une musique m'a traversé l'esprit l'espace d'une seconde, celle des *Funérailles pour la reine Mary* de Purcell. « Mais vos voix me manquent à en perdre l'âme, mes morts sans voix, quand je me souviens de vous. » (p. 172) Encore plus tard, en 2007, reviennent la pensée du frère suicidé et le souvenir du père enterrant le fils, avec des images obsédantes qui traversent l'œuvre comme une bête lointaine et à jamais muette. « Mon père a cloué la tombe du frère en bois de pin. Assis sur une caisse d'oranges, il tremble, parmi de grands chiens d'ombre qui se dévorent entre eux. » (p. 206)

✪✪✪ ½

DANIELLE ROGER
Éclats de verre en vase clos
Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Poésie », 2012, 90 p., 14,95 $.

« La langue sale du père »

On peut abhorrer le mot « résilience » avec son cortège de bons sentiments, mais il faut admettre qu'on se fait souvent artiste dans le but de sauvegarder un *moi* souillé par des parents incompétents. À l'adolescence, écrire peut donc ressembler à une affaire d'hygiène personnelle. Des années plus tard, on parlera plutôt de salubrité collective : et si c'était la mission du poème ?

Quand on est une petite fille et qu'on vit avec sa mère « dans le noir conjugal » (p. 44), quand ces deux personnes doivent subir les sarcasmes d'un père, d'un mari qui ne procure pas le bonheur attendu, on doit commencer jeune à préférer la solitude, celle qui conduira aux mots, aux livres, à l'écriture. Il faut voir ça, la parole assassine du mâle, la moquerie, une sorte de désaveu de la part de celui qui est censé vous protéger, vous conduire vers le monde. L'impuissance flagrante de ces hommes, de ces perdants, leur peu de discernement me laissent souvent pantoise. À se demander ce qu'on leur a fait. Et la mère, tantôt victime, tantôt bourreau. Les assiettes qui volent, les cris du couple, le sempiternel jeu auquel se livrent ces deux sadomasochistes. C'est épuisant, cette bêtise parentale élevée trop souvent au rang de vertu.

Danielle Roger signe ici un livre dont le contenu justifie à lui seul son entrée en poésie. C'est son histoire d'amour avec la pensée, sa quête d'harmonie à travers les méandres d'une vie qu'elle n'a pas choisie : que peut-on choisir quand on est enfant, et comment se libérer de ces névrosés qui vous ont donné la vie ? Eh bien, on subit, on est témoin

DANIELLE ROGER

LYNE RICHARD

malgré soi, on est souvent l'arbitre. On se ronge d'inquiétude. Peu à peu, dans le secret des chambres, on fait son meilleur ami d'un clavier de machine à écrire. On aurait pu devenir coiffeuse, ingénieure. On ne naît pas écrivain, on le devient par instinct de survie, parce qu'on est intelligent et qu'on veut rester dans cette intelligence.

Le sel de la vie

Justes et précis, sans bavardage, les poèmes en prose de Danielle Roger lèvent le voile sur des saynètes familiales, et elle cache autant de choses qu'elle en montre. Ces poèmes atteignent, sans larmes et sans fioritures, le cœur du sujet, déroulant peu à peu le drame de cette sorte d'enfance. Heureusement, un humour corrosif vient mettre un peu de légèreté, et on a de la chance que la toxicité du clan prenne parfois des airs comiques. Mis bout à bout, les titres de chacun de ces poèmes, souvent plus décapants qu'un trait d'acide, pourraient faire une histoire à eux seuls — mais une histoire tragique : « 9-1-1 - Le numéro fatal » (p. 20) ; « Show de cuisine » (p. 53) ; « Enfin, voici la police » (p. 66). Revient sans cesse l'image d'une boule de verre avec sa petite neige tombant sur la joie des nouveaux mariés, d'où le titre. Cette boule de verre est la métaphore du bonheur légitime de l'enfant dans sa cellule familiale, mais elle risque à tout moment de tomber, de se fissurer, de se casser. D'ailleurs, elle se casse, et l'idylle telle que nous la décrit le rêve nord-américain ne tient pas longtemps la route dans un tel contexte.

✪✪

LYNE RICHARD
Une barque peinte en rouge
Ottawa, David, coll. « Voix intérieures », 2012, 88 p., 17,95 $.

Voici venir les petites choses

De Lyne Richard, j'avais plutôt aimé le roman *Le bruit des oranges*. Le lecteur est aujourd'hui convié à une poésie intimiste, une poésie du paysage immédiat dont les influences sont multiples, allant, je suppose, de Marie Uguay à Jacques Brault en faisant un détour par Hélène Dorion et Louise Warren.

Tout ici retrace la fragilité de la poète, qui se place d'emblée dans un rapport d'auto-tutoiement, comme si était nécessaire la distance, comme si l'adresse à soi-même allait donner lieu à quelque révélation ou tout simplement renouveler l'angle, le regard. Partout, il est question de fatigue au petit matin ou au crépuscule, de mélancolie, de plaies non identifiées, de douleurs tenaces mais somme toute supportables. C'est la perte qui allume les images, nombreuses et plutôt sages. Le doux délabrement général semble être à la source même du poème, un poème qui, au demeurant, ne pèche par aucune faute et se maintient dans la rectitude. « L'automne pose les coudes sur tes épaules / contemple ses flammes sur ta chair / tu portes au cou des crépuscules / les demeures de tes éblouissements » (p. 17) Toute cette joliesse dans la perte, et toute cette tendresse, cette compassion pour soi-même finissent pourtant par lasser.

Certes, Lyne Richard pratique une poésie très répandue — et peut-être très aimée, je l'ignore —, celle de la contemplation de l'être dans son rapport quotidien à la vie, de l'amour sans cesse examiné, de la stupeur d'être encore au monde pour assister au miracle du poème. « Tu n'en reviens pas / de coucher le poème / au creux des hibiscus » (p. 68) Mais les référents, comme s'ils n'existaient pas, ne sont nommés que par images et métaphores, glissant ainsi entre les mains du lecteur qui cherche la part réelle, concrète, objective de la vie. De plus, on a trop vite compris l'étonnement inscrit sur la page, cet étonnement d'avoir survécu aux aléas d'une existence que le lecteur ne peut qu'imaginer bien ordinaire — puisque aucune donnée ne lui permet de supposer le contraire. Or, ce n'est pas la surprise d'un soldat rentré vivant d'une mission en Afghanistan, c'est celle d'une poète rentrée en elle-même pour constater « l'invisible lourdeur des choses » (p. 31) et pour remuer les cendres de sa mélancolie. On ne trahira ni la poésie ni les poètes si on demande que soient pris quelques risques supplémentaires et si on attend que soit dépassé l'atermoiement devant sa propre capacité d'aimer. « Si tu bois son fruit / l'amour peut-il t'accueillir / en léchant ses plaies ? » (p. 52) Ainsi, une poésie plus essentielle pourrait jaillir, qui aurait toutes les raisons d'exister, une poésie aux multiples couches de sens et qui sortirait de la maison pour partir en excursion. Une poésie qui choisirait d'emprunter, à la croisée des écritures, le chemin de l'autre plutôt que de se contenter d'y prétendre.